



# P R Ô N E

POUR LE DIMANCHE

DE LA SEPTUAGÉSIME.

*Sur le Travail.*

Quid hîc statis totâ die otiosi?

*Pourquoi demeurez-vous ici tout le jour à ne rien faire ?  
( En S. Matth. 20. 6. )*

**L**A première vérité que vos peres vous ont apprise, mes chers Paroissiens, la première que vous apprenez vous-mêmes à vos enfans, est que Dieu nous a placés sur la terre, afin que nous travaillions à gagner le Ciel; d'où il s'ensuit que l'homme du monde le plus actif, le plus laborieux, le plus occupé, n'est qu'un homme oisif qui passe sa vie à ne rien faire, lorsque son but principal & sa fin dernière ne sont pas de sauver son ame, & de gagner le Ciel. Tous les mouvemens que je me donne ne me servent de rien par conséquent, si je ne travaille point au salut de mon ame. Vous le sçavez, vous en convenez, vous le dites vous-mêmes. Qu'elle est donc mon intention, en vous adressant aujourd'hui les paroles de notre Evangile? seroit-ce de vous engager à quitter vos occupations & votre état pour ne songer qu'à votre salut? Au-contre: je viens vous exhorter au travail, vous en faire sentir la néces-

LE DIMANCHE DE LA SEPTUAGÉSIME. 143  
sité , vous le proposer comme un des moyens les plus propres à notre sanctification ; parce qu'en travaillant , nous faisons la volonté de Dieu , nous sommes utiles au prochain , nous évitons l'oïveté qui , comme vous le sçavez , est la mere de tous les vices.

Ecoutez donc trois réflexions qui vous feront un bien infini , si vous voulez vous donner la peine de vous y arrêter & de les approfondir : le travail , considéré par rapport à Dieu , qui nous y a tous condamnés , est une suite & une punition du péché ; il faut donc travailler en esprit de pénitence. Le travail , considéré par rapport au prochain , est une obligation que les loix de la société nous imposent ; il faut donc travailler en esprit de charité. Le travail , considéré par rapport à nous-mêmes , est un remede contre le vice ; il faut donc travailler par un esprit de prudence & de précaution. Je ne serai pas plus long qu'à l'ordinaire.

**P**REMIÈREMENT , le travail auquel Dieu a condamné tous les hommes , est une suite & une punition du péché. Malheureux Adam , qu'as-tu fait ? J'avois préparé pour toi un séjour délicieux , une demeure enchantée , un paradis terrestre : en me désobéissant tu as tout renversé , tu as tout gâté , tu as tout perdu. Cette terre , que j'avois bénie , sera maudite à cause de ton péché ; elle produira des épines de toute espece , pour te punir & pour exercer ta patience ; tu ne vivras de ses fruits qu'en travaillant tous les jours de ta vie ; les travaux se succéderont du Printems à l'Automne , & de l'Automne au Printems ; & tu mangeras ton pain à la sueur de ton front jusques à ce que tu rentres dans la poussiere d'où tu es sorti.

Voilà , mes chers Paroissiens , la sentence prononcée dès le commencement contre la terre &

---

I.  
RÉFLEXION.

contre tous les pécheurs qui devoient l'habiter. Elle n'a été depuis qu'un séjour de peines & de fatigues, un lieu d'exil, une vallée de larmes. Les créatures que vous n'aviez faites, ô mon Dieu ! que pour nos plaisirs & la douceur de notre vie, sont devenues les instrumens de votre justice, & vous vous en servez, quand il vous plaît, pour répandre l'effroi, le trouble, la consternation sur la terre.

Tantôt vous appelez ces vents furieux qui accourent des quatre coins du monde pour abattre nos fruits, déraciner nos arbres, renverser nos maisons, troubler les abîmes de la mer, soulever ses flots, & engloutir les vaisseaux dont elle est couverte ; tantôt vous envoyez les eaux du Ciel, qui tombent avec impétuosité, grossissent nos rivières, inondent nos campagnes, les couvrent d'un sable stérile, pénètrent jusques dans nos maisons, entraînent quelquefois avec elles les hommes & les animaux. Ici, vous commandez aux ardeurs du soleil de brûter nos moissons ; là, pendant que vous faites gronder votre tonnerre, la grêle, pour obéir à vos ordres, se précipite avec fureur, & ravage tout sans miséricorde ; quelquefois vous rassemblez une multitude prodigieuse d'insectes qui rongent nos fruits, les dévorent, les perdent.

Que dirons-nous de ces guerres cruelles qui, depuis que la terre est habitée par des pécheurs, l'ont tant de fois abreuvée de leur sang, & engraisée de leurs cadavres ? De ces maladies contagieuses qui désolent tour-à-tour nos provinces, traînant après elles, par-tout où elles passent, la dévastation, l'horreur, la mort ? De ces tremblemens affreux, devenus si communs depuis quelques années, qui semblent annoncer la ruine de l'univers, qui sont prédits dans les livres saints comme les avant-coureurs de sa destruction ? Ne  
droit-

diroit-on pas , grand Dieu , que le souffle de votre fureur pénètre jusqu'au centre de la terre , pour embrâser le soufre qu'elle cache dans ses entrailles ; pour produire ces violentes secousses qui en ébranlent les fondemens , & qui engloutissent des villes entieres.

Les voilà , mes Freres , les marques évidentes & les terribles effets de cette malédiction que Dieu prononça contre la terre , après le péché du premier homme. Eh ! qu'a-t-elle été depuis , sinon le théâtre des miseres humaines qui se succedent sans interruption de siecle en siecle & d'une année à l'autre ? Terre avare , qui ne donne ses fruits qu'à force de travail , & semble ne les donner qu'à regret ; terre d'affliction & d'amertume ; qui produit des épines non-seulement à ceux qui ouvrent son sein , & la cultivent à la sueur de leur front , mais encore à tous les pécheurs qui l'habitent.

Et en effet , mes chers Paroissiens , nous les sentons ces épines , dans quelque état que la Providence nous ait placés ; l'artisan les trouve dans son métier ; le marchand dans son négoce ; les chefs de famille dans leur ménage ; l'homme de guerre dans l'exercice des armes ; le magistrat dans l'étude des loix ; le pasteur dans les fonctions de son ministere ; les grands dans leur grandeur ; les riches dans leurs richesses : parcourrez vous-mêmes toutes les conditions , depuis le souverain jusqu'au dernier des sujets , & trouvez-moi une place , une charge , un emploi , une vacation , un métier , un état en un mot dans lequel il n'y ait rien qui fatigue , rien qui gêne , rien qui dégoûte , ou plutôt dans lequel il n'y ait pas mille choses qui lassent , qui déplaisent , qui mortifient ou qui ennuyent.

Dans le commerce , par exemple , que de mouvemens , de peines , de voyages , la nuit , le

jour, par tous les tems & dans toutes les saisons de l'année? Dans le métier de la guerre, que n'a-t-on pas à souffrir? le chaud, le froid, la faim, la soif, toutes sortes d'incommodités, de fatigues de toute espee, & par-dessus tout exposer sa vie de mille manieres.

Mais ceux dont la condition paroît plus douce ou moins pénible, quand on s'arrête à la superficie, l'avocat qui plaide pour la justice, le juge qui la rend, l'ecclésiastique occupé à l'instruction ou à la conduite des ames, le ministre appliqué au gouvernement de l'état, quelles peines de corps & d'esprit n'ont-ils pas à essuyer? Combien de choses à sçavoir, de volumes à parcourir, de difficultés à éclaircir, de nuits à passer? Mais combien de caracteres à étudier, d'esprits à ménager, d'intérêts à concilier, de précautions à prendre? A combien de propos, de reproches, de mortifications ne sont-ils pas exposés? Croyez-moi, mes chers enfans, les épines les plus piquantes sont attachées aux plus grandes places; ceux qui veulent en remplir exactement les devoirs, le sçavent bien & le sentent encore mieux; il n'y en a peut-être pas un seul qui, dans certains momens, ne trouve sa condition plus dure que celle du labouréur & du mercénaire, qui portent le poids du jour & de la chaleur. Les Rois eux-mêmes les sentent ces épines; elles croissent dans leur palais & jusques sur le trône. Salomon, rassasié de plaisirs & de richesses, ne trouve par-tout que peines, que travail & affliction d'esprit.

Exilé comme un criminel dans une terre maudite, je m'abaisserai donc en toute humilité, ô mon Dieu, sous le joug que vous avez imposé à tous les hommes. Les occupations de mon état, les peines de corps ou d'esprit qui les accompagnent, sont la suite des péchés de mes peres: je vous les offrirai donc en expiation de mes

propres péchés, & je travaillerai, non pas simplement pour avoir de quoi sustenter cette misérable vie; ce seroit travailler comme les payens, qui ne vous connoissent pas, ô mon Sauveur; mon travail seroit alors perdu pour le Ciel, & je n'en aurois d'autre récompense que ce qu'il me produiroit sur la terre; je travaillerai, non pas pour amasser des richesses & contenter mon avarice; non pas pour m'élever aux honneurs & contenter mon ambition; non pas pour me faire une réputation & nourrir mon orgueil; car mon travail alors, au lieu de me servir de pénitence, deviendroit lui-même un nouveau péché; mais je travaillerai parce que vous l'avez voulu ainsi, parce que vous m'avez condamné, ô Dieu souverainement juste, à manger mon pain à la sueur de mon front tous les jours de ma vie; mon but principal & la dernière fin que je me proposerai dans mon travail, sera de faire votre sainte volonté. De quelque nature que soient les épines, les peines de mon état, je les dévorerai, je les souffrirai de bon cœur pour l'amour de vous, & parce que je suis pécheur.

Telle est, mes chers Paroissiens, la première raison qui doit nous faire embrasser le travail; nous le devons à Dieu qui nous y a condamnés comme pécheurs; mais nous le devons au prochain & à la société, dont nous sommes les membres. Il est juste que nous travaillions pour les autres, puisque les autres travaillent pour nous.

**V**ous êtes, dit l'Apôtre S. Paul, les membres les uns des autres. Comme tous les membres du corps humain s'entraident, se nourrissent, se soutiennent mutuellement; de même il y a dans le monde différens états qui sont nécessaires les uns aux autres, & cela doit être; car si tous les

---

I I.  
RÉFLEXION.

hommes cultivoient la terre , qui est-ce qui rendroit la justice ? qui est-ce qui nous défendrait contre les ennemis ? qui est-ce qui rempliroit les fonctions du saint ministère , & ainsi du reste ?

Or remarquez , je vous prie , comme chacun dans son état travaille pour le service d'autrui. Le juge n'est pas juge pour lui ; l'homme de guerre ne fait pas la guerre pour lui , le Prêtre n'est pas Prêtre pour lui ; le marchand , le laboureur , le vigneron , l'artisan , le mercenaire , travaillent tous les uns pour les autres ; & en un mot , quelque place que vous occupiez , quelque métier que vous exerciez , vous pouvez dire : je travaille pour une infinité de personnes qui travaillent pour moi. Ah ! mes Freres , que cette réflexion est bien propre à nous inspirer l'amour du travail , & à couvrir de honte les personnes oisives !

Quelle idée en effet peut-on se former d'un homme oisif ? Il est semblable à ces excrescences de chair , aux loupes qui viennent dans le corps humain , qui se nourrissent du même sang & de la même substance que les membres les plus utiles ; c'est un frélon qui dévore le miel des abeilles ; c'est une mauvaise herbe qui consomme le suc de la terre , destiné à nourrir les plantes utiles & nécessaires ; c'est un ingrat qui ne fait rien pour personne , pendant que tout le monde travaille pour lui ; c'est un arbre inutile , qui n'est bon qu'à jeter au feu ; c'est une espèce de monstre dans la société , qui ne doit pas manger , dit S. Paul , & qui ne mérite pas de vivre , parce qu'il ne travaille point. Et si cet homme oisif occupe malheureusement quelque place considérable , il est de plus un voleur public , qui jouit des honneurs & des revenus attachés à une charge dont il ne remplit pas les obligations ; car ces revenus & ces honneurs ne lui appartiennent point en bonne justice , lorsqu'il ne remplit pas les enga-

gemens qu'il a contractés envers les concitoyens, parmi lesquels il n'occupe un rang distingué que pour leur être plus utile, en portant un fardeau d'un plus grand poids & d'une plus grande considération.

Je n'ai point d'état, je vis de mes rentes, je ne suis redevable à personne. Vous n'êtes redevable à personne ? Eh ! regardez donc tout-au-tour de vous, regardez-vous vous-même depuis les pieds jusqu'à la tête, & voyez combien de personnes ont travaillé & travaillent continuellement pour vous nourrir, vous vêtir, vous loger, vous procurer toutes vos commodités ; tous vos aises : combien d'autres travaillent à la conservation de vos biens, de votre santé, de votre vie, à votre instruction & au salut de votre ame ? Tout cela ne mérite-t-il de votre part aucun sentiment de reconnoissance ? Et n'êtes-vous pas un ingrat, si vous ne cherchez point à vous rendre utile d'une façon ou d'une autre à cette société qui vous procure tant d'avantages ?

N'y a-t-il point de miseres cachées à découvrir & à soulager, des malades à visiter, des affligés à consoler, des procès à accommoder, des ennemis à réconcilier ? Je ne parle pas de ceux qui ont du bien à faire valoir, une maison à gouverner, des enfans & des domestiques à instruire ; mais je dis : quel est le particulier qui n'ayant ni femme ni enfans, ni ménage, ni embarras d'aucune espèce, & vivant de son revenu, soit à la ville ou à la campagne, ne puisse servir le prochain de mille manières, & employer la meilleure partie de son tems à toutes sortes de bonnes œuvres, qui étant faites par un esprit de charité, l'enrichiront devant Dieu, en même-tems qu'elles le rendront précieux au corps de la société, dont il est le membre ?

Vous n'avez point d'état ? tant pis ; il faut en

G ;

prendre un. Si vous aviez vécu chez les Egyptiens idolâtres, vous auriez été puni de mort; car ils lapidoient sans miséricorde quiconque n'avoit ni métier ni profession. Mais quand vous n'auriez point d'état, quel est l'homme qui ne trouve à s'occuper quand il le veut bien, & à remplir le tems d'une maniere utile aux autres & à lui-même? Ce tems qui est si précieux, qui est si court, qui passe si vite, & duquel vous nous demanderez compte, ô mon Sauveur, jusqu'à la dernière minute: vous qui pendant votre vie mortelle, quoique vous ne fussiez point pécheur, quoique vous ne dussiez rien à personne, avez néanmoins été dans les travaux dès votre plus tendre jeunesse.

Bon Dieu! comment peut-on vivre sans rien faire? On vit, non pas en chrétien, non pas en homme, mais comme les animaux sans raison, ou comme les plantes qui végètent; avec cette différence que les plantes & les animaux vivent pour la gloire de Dieu & pour le service de l'homme, au lieu que les gens oisifs ne vivent que pour eux-mêmes, ou plutôt ils vivent pour déshonorer la religion & l'humanité par toutes sortes de vices, presque inséparables d'une vie oisive & inutile; troisième & dernière raison qui rend le travail nécessaire, & qui doit nous le faire aimer.

---

III.  
RÉFLEXION.

**L**E Saint-Esprit l'enseigne, tous les Docteurs l'ont répété, tous les prédicateurs le prêchent, tout le monde le dit; l'expérience le confirme, & rien n'est plus vrai; l'oisiveté est la mere, la maîtresse, l'école, la source de mille vices & de mille miseres. Ne sortons pas de la Paroisse, & abrégeons.

S'il y a des médifances, de faux rapports, des jugemens téméraires, c'est l'oisiveté qui les produit; un homme assidu au travail & occupé de ses affaires; une femme laborieuse, appliquée du

matin au soir à l'éducation de ses enfans & au sein de son ménage, ne s'amusent point à critiquer leurs voisins, & ne s'embarrassent guères l'esprit de ce qui ne les regarde pas. S'il y a de l'ivrognerie, c'est l'oïfiveté qui en est presque toujours la cause. Quelqu'un qui aime le travail, ne s'avise point d'aller perdre son tems & son argent au cabaret. S'il y a des querelles dans les ménages, elles viennent très-souvent de l'oïfiveté. Dans une maison où tout le monde travaille, le pain ne manque jamais. L'oïfiveté amene la pauvreté, & la pauvreté donne la mauvaise humeur. Mon cher Enfant, je te le dis, tant que tu ne voudras pas t'occuper, tu seras toujours un impudique, & vous qui êtes si curieux de conserver la plus belle & la plus aimable de toutes les vertus, vous la perdrez si vous demeurez sans rien faire. Le travail dissipe les mauvaises pensées; éteint les mauvais desirs, il applique l'esprit, il dompte le corps; vous ne songerez guères au mal, lorsque vous serez occupé à des choses utiles.

Voulez-vous des exemples; lisez l'écriture. Tandis que Samson est occupé à combattre les ennemis de son peuple, il conserve sa force & sa gloire; dès qu'il s'endort aux pieds d'une femme, il perd sa force, sa vertu & toute sa gloire. Qui est-ce qui a fait tomber David? l'oïfiveté. Tandis qu'il marche à la tête des armées, il est chaste, il est doux, il est juste. Demeure-t-il oïfif dans son palais: le voilà qui devient tout-à-coup un adultère, & un homicide. Tant que Salomon est occupé à bâtir le Temple, il est le plus sage des Rois; dès le moment qu'il n'a rien à faire & qu'il se repose, il devient aussi insensé qu'il a été sage.

Qui dit un homme oïfif, dit un *vaurien* de toute façon; il veut tout voir & tout entendre; il s'informe de tout, il fait des questions sans fin

sur mille choses qu'il doit ignorer, ou qui ne le regardent en aucune maniere. Rien de si curieux; de si incommode, de si à charge que les gens oisifs: il ne s'entretient que de niaiseries, ou des défauts du prochain, ou des affaires d'autrui, du tems qu'il fait, des bruits qui courent, des nouvelles qui se débitent, & très-souvent ils en inventent; rien de si médifant, de si envieux, de moins vrai que les gens oisifs. Si l'homme oisif est pauvre, c'est un voleur, parce que celui qui n'a rien, & qui ne veut point travailler, ne peut vivre qu'aux dépens d'autrui; s'il est riche, ses mains sont remplies d'impudicité. Il rôde du matin au soir plutôt dans les mauvaises compagnies que dans les bonnes, sans sçavoir, la plupart du tems, ce qu'il cherche: il ne sçait pas en se levant où il doit aller, ni ce qu'il doit faire dans la journée; & quand il se couche, il ne sçait pas ce qu'il a fait, ou il est tout aussi avancé que le matin. Son esprit est continuellement occupé de pensées mauvaises ou inutiles; son cœur toujours rempli de mille desirs, de mille attaches qui n'aboutissent à rien de bon, à rien d'honnête, à rien de sérieux; en un mot, toutes les parties de son corps, & toutes les facultés de son ame, sont comme une source infectée d'où découlent la corruption des mœurs, & le poison de toutes sortes de vices. Voilà, mes Frères, le portrait des personnes oisives, tel que je l'ai trouvé dans plusieurs passages des Livres de la Sagesse, & auquel je prie Dieu de tout mon cœur que personne de vous ne ressemble.

Ne vous laissez donc point aller à l'oisiveté; travaillez du matin au soir; & que le démon, qui rôde sans cesse autour de votre ame, vous trouve toujours occupés à quelque chose de bon & d'honnête. Nous sommes les enfans d'un pere pécheur, & pécheurs nous-mêmes: le travail est

une pénitence que Dieu a imposée à tous les hommes ; travaillons donc en esprit de pénitence & d'humilité. Nous sommes citoyens , & les membres les uns des autres ; travaillons donc pour nous rendre utiles à la société de laquelle nous retirons des secours de toute espee ; travaillons par un esprit de reconnoissance & de charité. Nous sommes naturellement enclins au mal , & sujets à mille passions différentes ; efforçons-nous de les vaincre, moyennant la grace de Dieu, par un travail assidu : le vice prend naissance , se nourrit & se fortifie dans le sein de l'oïiveté , comme les vers s'engendrent dans une chair morte & rompue.

Et vous , grand Dieu , qui ayant établi tous les états & toutes les conditions , avez prescrit à chacun de nous la tâche qu'il doit remplir : faites luire sur nos ames un rayon de cette sagesse éternelle qui préside à tous vos ouvrages ; qu'elle préside à tous nos travaux ; qu'elle demeure & travaille avec nous ; qu'elle soit la règle de nos pensées ; qu'elle dirige nos entreprises ; qu'elle commence , conduise & finisse toutes nos actions ; afin qu'elles se rapportent toutes à votre gloire , à l'utilité de nos freres & au salut de notre ame. C'est ainsi , qu'après avoir travaillé sur la terre , pour l'amour de vous , pour l'amour de notre prochain , & pour notre propre sanctification ; nous pourrons espérer à l'heure de la mort, de recevoir, par votre miséricorde , la récompense de notre travail , en nous reposant avec vous & en vous , ô mon Dieu , dans l'éternité bienheureuse. *Ainsi soit-il.*

